







*Alain Boissier*



La Résistance et la guerre  
allaient unir à l'un des moments  
les plus tragiques de notre histoire :  
« Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas »

Louis Aragon

Extrait de « La Rose et le Réséda »,  
mars 1943.



# LES VERSANTS DU SOLEIL

Roman historique

Jean-Marc HAON





A mon fils Antoine

*Les versants du soleil*

## **Les principaux personnages par ordre d'apparition**

Bruno Rouvière, 26 ans, instituteur, alias Tanargue. Le résistant qui raconte son aventure.

Firmin, oncle de Bruno, 50 ans, ancien combattant et viticulteur.

Le père Durand, le vieillard. Presque 90 ans.

Jules, 15 ans, le petit-fils de Firmin.

Louis le Parisien, 40 ans.

Gaspard, 42 ans, l'un des villageois.

Marcel le cafetier, 48 ans. Ancien combattant qui a perdu un bras à la guerre.

Simon, 19 ans, le jeune milicien.

Laurent, 28 ans, l'ami de Bruno. Alias, le capitaine Cévennes dans la résistance.

Sergent Grégory, 30 ans, le gendarme qui a rejoint la résistance.

Julien, 28 ans, alias Jean Mortier, le marseillais.

Paul Dubois, 15 ans, le jeune garçon en fuite.

Marianne, 25 ans, alias Pierre Rivière.

Jeannette, 20 ans, la résistante.

Montagut, le milicien.

Robert, le gestapiste.

*Les versants du soleil*

## LES VERSANTS DU SOLEIL

### Préambule

Le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie sonna le début de l'insurrection pour la Résistance intérieure dans toute la France. En Ardèche, elle entra aussitôt en action et très vite, une partie du département passa sous son contrôle. À partir de cette date, les effectifs de la Résistance vont rapidement et fortement augmenter. Il va s'ensuivre de très nombreuses actions de sabotage et de harcèlement de l'occupant jusqu'à la libération complète du département le 7 septembre 1944. Dans ce territoire montagneux, entaillé par d'innombrables vallées et aux forêts denses, la Résistance intérieure allait ralentir la circulation des troupes allemandes en entravant par des opérations de guérilla le reflux des renforts en direction du front de Normandie.

La réaction de l'occupant va atteindre son paroxysme lors de la bataille du Cheylard, début juillet, où le comité départemental de Libération (CDL)<sup>1</sup> s'était installé, faisant plusieurs centaines de victimes blessées ou tuées dans la popu-

---

11 - Le comité départemental de Libération était chargé de l'organisation de la lutte armée et de l'administration des zones libérées.

lation civile et dans les rangs des combattants de la Résistance.

Au même moment, du côté de la Normandie, les Alliés piégés dans le bocage arrivaient à percer le front allemand à Avranches fin juillet, ouvrant ainsi les voies vers la Bretagne et Le Mans. Sur le front de l'Est, l'Armée rouge qui avait déclenché une vaste offensive au mois de juin, approchait inexorablement des frontières du Troisième Reich. En Italie, Rome était libérée le 3 juin 1944, mais il faudra attendre début mai 1945 la capitulation allemande pour mettre fin aux hostilités.

La vallée du Rhône était le principal axe de repli de l'armée allemande occupant le sud de la France après le débarquement de Provence du 15 août. Une partie des unités basées dans le sud-ouest ira également rejoindre cet axe en transitant par le Gard, la Haute-Loire, la Lozère et l'Ardèche. L'action combinée de la Résistance (qui va bénéficier de nombreuses complicités chez les cheminots, les agents des postes, les secrétaires de mairie ou les agriculteurs par exemple) et des Alliés va causer des dégâts importants chez l'occupant et ralentir ce mouvement de repli. Les Allemands vont se trouver ainsi entravés dans leurs déplacements et pris en étau entre les deux débarquements. Les Alliés vont bombarder et mitrailler sans relâche pendant des semaines les convois de soldats allemands ainsi que les ouvrages et les voies de communication : ponts, routes ou voies ferrées. Sont également visés les dépôts d'essence, les télécommunications et l'alimentation électrique. La vallée du Rhône va concentrer la plus grande partie de ces actions. Cela va occasionner de nombreuses victimes civiles et la destruction de

quartiers entiers comme au Pouzin et à Bourg-Saint-Andéol, bombardés à plusieurs reprises au cours du mois d'août, alors que c'étaient les ponts situés à proximité qui étaient visés.

La Résistance ardéchoise participera ensuite à la libération de Valence et de Lyon et une partie des résistants va s'engager dans l'armée régulière jusqu'à la fin de la guerre.

Ce roman est une fiction. Cependant, il s'inscrit dans le contexte des nombreux événements qui se sont produits au cours de l'été 1944 en Ardèche et dans la Drôme. Il a pour intention de rendre hommage aux femmes et aux hommes, civils, résistants ou militaires, qui ont souffert et parfois qui sont morts au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il rappelle l'engagement des combattants de toutes origines qui ont risqué leurs vies pour nous libérer : Résistance intérieure, Français libres (FFL qui comptaient dans leurs rangs de nombreux soldats issus de l'Empire colonial français), ainsi que les Alliés Américains, Britanniques, Canadiens...

Et bien d'autres combattants de nationalités différentes que les hasards de la vie et de l'histoire ont conduit jusque dans nos montagnes : Républicains espagnols, Polonais, Allemands antinazis, Italiens antifascistes...



*Les versants du soleil*



Photo : JMH



## Chapitre 1

Cette histoire commença à la mi-août 1944, alors que le débarquement de Provence venait d'avoir lieu. Je ne me doutais nullement des événements qui m'attendaient et qui allaient marquer mon existence pour le restant de ma vie.

J'ai retrouvé mon journal intime écrit presque au jour le jour pendant cette période. Au fil de ma lecture, j'ai été assailli par un flot de souvenirs enfouis. Soixante ans après, alors que la plupart des protagonistes de cette histoire ont disparu, j'ai eu envie de raconter...



Je me rappelle la face brûlée des collines, la campagne jaunie par le soleil et le feuillage des arbres fléchissant sous le poids de la chaleur. Droit sur mon vélo, en cette fin d'après-midi torride, je suis à grosses gouttes. Je me suis immobilisé à l'ombre d'un noyer pour reprendre mon souffle et enlever ma casquette délavée d'avant-guerre pour essuyer mon front couvert par la sueur et la poussière du chemin. Puis j'ai levé mon regard vers le hameau qui dominait, tout là-haut, sur le versant du soleil. Je me suis maudit moi-même d'avoir refusé la proposition du capitaine Cévennes de prendre une moto pour effectuer ma mission. Cévennes,

c'était le nom de guerre de mon ami Laurent. Je l'avais connu quelques années auparavant à l'école normale. Après nous être perdus, nous nous sommes retrouvés dans la Résistance, voilà plus de deux ans.

« C'est une guerre de camisards que nous faisons, disait Laurent. Comme eux, nous profitons du relief tourmenté des Cévennes, de notre connaissance du terrain et de la mobilité de nos combattants pour harceler l'ennemi, tout en nous rendant insaisissables. Face à une armée plus nombreuse, mieux équipée et plus expérimentée, c'est la guérilla qu'il faut pratiquer. »

Et c'est « en marchant » que nous avons construit petit à petit cette Résistance.

Brusquement, j'ai entendu un bruit de moteur. J'ai sorti une arme de mon sac et l'ai glissée à ma ceinture en rabattant ma chemise pour la cacher. Un motocycliste a surgi, soulevant derrière lui un ruban de poussière. Il a décélééré, est passé devant moi et a tourné la tête pour m'observer. Mais aussitôt, il a remis les gaz. Je ne l'ai pas quitté des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un virage.

J'ai poursuivi à pied pour franchir le dernier raidillon avant de rejoindre le hameau des Plantades qui dominait une vallée couverte de vergers et de vignes. C'était le plus isolé de la commune. Il était composé d'une vingtaine d'habitations perchées sur un replat de la montagne et ramassées le long d'une place protégée du soleil par l'ombre épaisse de grands platanes. Sur les pentes : des cultures en terrasses avec ici et là des plantations d'oliviers au feuillage gris-vert. Et surtout la masse compacte des taillis de chênes qui occupaient les crêtes, les pentes les plus sévères et les sols les

plus ingrats. Arrivant par la rue haute, j'ai à nouveau enfourché mon vélo pour me laisser glisser jusqu'au centre du hameau. J'ai aperçu sur un banc une grappe d'hommes alignés en compagnie d'un adolescent. Muets, ils observaient deux fillettes jouant à la marelle et des boulistes qui plaisantaient dans l'ombre noire des grands platanes de la place. Il y avait là mon oncle Firmin et Jules, l'aîné de ses petits-enfants. Le soleil cognait dur sur le hameau. J'ai freiné et me suis immobilisé devant la fontaine publique qui crachotait par à-coups son eau limpide et fraîche. Je me suis aspergé la tête et j'ai bu longuement avant de rejoindre mon oncle.

— Vous devez fuir le hameau, lui dis-je. J'ai essayé de téléphoner au café de Marcel, mais la ligne est coupée.

— C'est revenu cet après-midi, a répondu Firmin. Tu viens exprès pour nous dire ça ?

— Es ton nebot Bruno<sup>2</sup> ? Lo dels Olmats ? a demandé l'un de ses voisins. »

Firmin n'a pas eu le temps de répondre. Au même moment, nous avons entendu un grondement sourd qui se propageait dans le lointain.

— Un còp de tronar<sup>3</sup> ? a demandé un vieillard, les deux mains tremblantes accrochées à sa canne.

Sa question est aussi restée sans réponse... J'ai reconnu le père Durand, une figure de la région. Maréchal-ferrant pendant plus de 60 ans, il ne perdait jamais une occasion de dire que c'était la troisième fois qu'il voyait les Prussiens nous envahir depuis son enfance. Jules s'est levé d'un bond

---

2 - C'est ton neveu Bruno ? - Celui des Ormeaux ?

3 - C'est un coup de tonnerre ?

et nous l'avons suivi jusqu'au muret qui limitait la place. Depuis les Plantades, la vue portait sur tout le sud-est du département. Elle butait au nord sur la chaîne du Coiron, au sud-ouest sur le mont Lozère. Plus loin encore, nous apercevions le mont Ventoux et les Alpes. En direction de l'ouest, c'était une enfilade de crêtes livides des Cévennes ardéchoises qui baignait dans une brume de chaleur blanchâtre.

— Ça doit être les Américains qui bombardent encore la vallée du Rhône, a fait Louis. Ils doivent viser les ponts de Bourg-Saint-Andéol<sup>4</sup>

Grand, mince, le visage pâle, l'homme avait la quarantaine et présentait une allure élégante qui contrastait avec celle de ses voisins.

— Qué ne sables se son los Americans<sup>5</sup> ? a répliqué Firmin, pourquoi pas les Boches, les Anglais ou les avions à de Gaulle ?

— Oh ! Toi, avec TON de Gaulle ! s'énerva Louis, et puis arrêtez tous de parler patois lorsque vous êtes avec moi !

L'oncle Firmin, lui, était du genre petit et sec, avec des mains terreuses, un visage cuivré et anguleux, tanné par le soleil et la vie en plein air. Malgré sa « patte folle », comme il disait, souvenir de 14-18, il boitillait en toutes saisons dans ses champs, ses vergers et ses vignes. Il s'est épongé le front d'un revers de sa manche et a tourné son regard vers Louis en clignant des yeux sous la lumière :

— Quoi, MON de Gaulle ! Tu préfères que je parle de

---

4 - Bourg-Saint-Andéol a été bombardé le 15 août et les jours suivants.

5 - Qu'est-ce que tu en sais si ce sont les Américains ?